

# JEUNES PROIES

Roger Peyrefitte

« Après avoir dit la vérité sur les autres, je la dis aujourd'hui sur moi-même. »

Jeunes proies est le sincère témoignage d'une vie d'homme, à une époque habituée aux compromissions, aux hypocrisies, aux lâchetés. Il y a, à mon sens, trois dates dans l'histoire de la vie littéraire de Roger Peyrefitte : Les Amitiés particulières, La mort d'une mère, Jeunes proies.

Plus que trois dates de vie littéraire ce sont les grandes stations de la vie d'un homme qui à côté de celles-là a failli en connaître une autre, mais qui ne pouvait que le révéler médiocrement à lui-même et au monde : la Carrière... la Carrière qui l'eût laissé dans le plus malsain de notre siècle.

Les Amitiés particulières, première station, l'adolescent se cultive, découvre sa nature, et jette les bases de sa destinée humaine, il aime le beau, et il le trouve spécialement dans son semblable. La mort d'une mère, seconde station. Examen de conscience objectif, au centre d'une vie, le passé, le présent, l'avenir, ces partages de l'existence que l'homme fondra plus ou moins résolument en un seul temps.

Jeunes proies se situe d'abord dans le cadre des Amitiés particulières.

Un garçon qui me fait songer souvent au « François » du Père Auguste Valentin ; il est vrai que là est le charme éternel des adolescents.

Philippe découvre dans sa propre vie les amitiés particulières, puis les lit.

Avant de découvrir le roman, Philippe aime déjà avec pureté et avec passion. Mais l'histoire émouvante de Georges et d'Alexandre lui permet de fixer ses sentiments, de clarifier ses troubles, de se connaître davantage lui-même. Il s'identifie à tous les personnages de ce drame, il a connu l'appel de la chair et ses secrètes voluptés comme Lucien, il est le « petit », le protégé, comme Alexandre ; il est Georges, il découvre l'amitié et l'amour, il est jaloux, il a soif de possession, au moment où il saccage il désire tout conserver.

Philippe, radieux adolescent, au style accompli, à la vie suffisamment orientée pour pouvoir la boucler définitivement le jour qu'il lui plaira, avec la certitude d'avoir accompli l'essentiel, je veux dire aimer, n'être pas aimé, fusion des corps et des âmes, joie — il se nomme « quêteur de joie » — et déjà, et aussi la peur de quitter ce royaume incomparable de l'adolescence.

Voilà le point de départ de Jeunes proies.

Philippe est ce que sont les héros des Amitiés particulières.

Nous n'aurons dans la suite du récit qu'un portrait vu et corrigé par les yeux de l'amour, ceux de Bernard, qui a aimé Philippe.

Dans le temps où les bons pères lui apprenaient le beau langage et l'initiaient au culte des Anciens, Roger Peyrefitte connaissait l'amitié.

Il avait l'âge des Georges ou des Philippe.

Il aime les garçons. Suivez-le, pénétrez dans son âme. Vous retrouverez les seuls et uniques cheminements de l'amour, qu'il soit selon la norme ou qu'il s'en écarte.

Roger Peyrefitte rêve à Philippe.

Lui répondra-t-il ? Le verra-t-il ?

Est-ce même vrai ? N'est-ce pas une supercherie ? un guet-apens ?

Et au moment même où l'esprit s'élève contre le cœur, celui-ci s'enflamme, réagit avec douceur et volupté.

L'amour qui veut s'installer — non pas — l'amour, toujours présent, au fond des entrailles, prêt à dévorer.

L'analyse psychologique que Peyrefitte nous livre est un traité encore jamais écrit. Elle permettra aux psychologues de pénétrer plus avant dans la vie intérieure des hommes attachés aux enfants.

La page 27 serait à citer intégralement.

Roger Peyrefitte, cruel avec lui-même, mais parce que lucide, habitué à l'honnêteté morale, en un raccourci frappant nous jette en plein visage son drame personnel et celui de tous ceux qui aiment les enfants.

« Il sait qu'il ne sera jamais aimé et qu'il n'aimera jamais », et plus loin : « Cependant il ne renoncera pas à ses goûts, parce qu'on ne renonce pas à soi-même ».

A cette multitude, celle d'aujourd'hui comme à celle de demain, Roger Peyrefitte vient de leur remettre le premier manuel qui ait jamais été composé à la gloire et à la misère de ces amours impossibles, à la mémoire de ces hommes, perdus dans le jeu sournois et inique du monde, et qui ont connu dans la plénitude de leur âge terrestre des étincelants et flamboyants Philippe, sans vouloir, sans pouvoir connaître avec eux autre satisfaction que de « fugitifs plaisirs, des polissonneries d'écolier », alors que, plus que toute créature, ils avaient en eux le goût du Beau, le sens du Bien, la valeur de l'Unité.

On n'additionne pas les adolescents comme on additionne les adultes. Ceux-là ne sont qu'un seul, tandis que ceux-ci sont nombreux. Philippe le dit : je suis Lucien, Georges, Alexandre...

Pour notre auteur Philippe n'est que l'adolescent. On le verra bien, dans les chapitres qui suivent, quand Bernard qui a aimé Philippe, correspondra avec Roger Peyrefitte, lorsqu'ils se rencontreront et qu'ils se nommeront l'un l'autre, en une quasi extase céleste : « Philippe ». Philippe se noiera. « Il était mort parce qu'il s'était refusé aux mensonges de l'existence, mais aussi parce qu'il avait cru à la vérité de l'amour ».

Philippe rejoint Alexandre. Il est le jeune adolescent, destiné par vocation éternelle à ce rôle unique : être un jeune garçon. Il peuplera l'imagination des hommes épris des enfants ; puisqu'aussi bien pour ces hommes, toute créature périt ou se fige à ses 16, 17 ans.

Un nouveau visage qui à la vérité est identique au précédent vient illuminer l'homme. La pérennité de l'amour se situera ici non pas dans la personne physique et dans une âme déterminée — comme entre homme et femme, ou entre garçons adultes — mais dans le transcendantal.

L'enfant mort, Roger Peyrefitte demandera à celui qui l'a bien connu, et aimé dans le secret, de lui confier la vie quotidienne de Philippe, sa personnalité, ses préférences, ses réalisations.

L'enfant mort, qui n'a pas été appelé, prend soudainement un aspect différent. Vivant, il serait demeuré dans l'impressionnante galerie où évoluent, rient et s'amusent tous ses frères chéris des dieux, fondus en cette masse diaphane de la prime adolescence. Mort, on veut le ressusciter, on veut le toucher, le connaître dans la profondeur du corps, du sang, de la chair. On veut en connaître l'exacte superficie spatiale, la modulation temporelle.

Vivant, il serait passé, les corps se seraient à peine frôlés, l'union charnelle n'aurait été que la sublime communion d'un dieu et de sa créature. Mort, l'imagination développera des thèmes hardis que l'impureté détériore. Vivant, sa pureté captivait, on eût aimé ne pas la ternir. Roger avait besoin de Philippe.

Roger veut échapper à Philippe, mais le connaître par l'intermédiaire de celui qui l'a approché, qui a couché près de lui, respectueux de ce corps, il veut étreindre

Philippe, il veut lui répondre par delà le tombeau, mais répond-on à un adolescent toujours vivant ? car Philippe n'est pas mort, les adolescents ne meurent pas.

Roger et Bernard se connaissent, ou plutôt, ô profondeurs insondables de nos esprits — Bernard va connaître Philippe par Roger qui a été aimé de Philippe et que celui-ci aimait... Roger connaîtra Philippe par Bernard.

La trinité mystérieuse qui attestait l'amour est du coup réduite.

Les corps brûlants consomment tout.

Bernard écrira : « Vous m'avez tout arraché »... Et Roger Peyrefitte ?

Une jeune femme s'aventure dans sa vie : c'est la seconde partie de l'ouvrage.

Rageusement, désespérément, fougueusement, Roger Peyrefitte veut créer son éternité d'amour.

On peut toujours aimer une femme (et la société peut l'aider en cette redoutable entreprise), on ne peut aimer toujours un adolescent. Avec la femme, on se fixe dans le temps, ou selon sa force on oblige le temps à s'arrêter à soi. Avec l'adolescent aux cent visages on se transporte d'un coup dans l'éternité.

Roger a besoin de vivre, de vivre sur terre.

Une jeune fille belge — comme Philippe — lui écrit après la lecture des Ambassades, comme Philippe lui avait écrit après la lecture des Amitiés particulières.

Nous suivons le cheminement de l'amour à travers les lettres de la jeune fille, puis nous vivons avec eux à Paris, à Ostende, en Grèce.

La jeune Belge a aimé une femme, elle connaît aussi les amours parallèles.

Elle est jeune, gaie, spirituelle, indépendante d'esprit, possède une riche personnalité, elle a su échapper à un milieu qui vit de souvenirs ou de palabres, de mondanités ou d'hypocrisie : le monde des ambassades.

Roger et elle ne peuvent que se comprendre.

Toute cette partie du livre est légère. Je ne puis m'empêcher de comparer la gravité, la profondeur, l'intensité dramatique, l'émotion contenue, la recherche à travers la psychologie de la destinée humaine de la première partie de cet admirable récit, avec cet air de courant frais, ces rires, ces jeux de mots, ces espiègleries, ces enfantillages, ce mépris de certaines choses, cette volonté de s'étourdir, même quand l'ancienne amie d'Edwige se tue pour elle, qui forment la trame persistante de la deuxième partie, du moins jusqu'au voyage en Grèce. Je n'aime pas les péripéties de Paris, ni celles d'Ostende. Et vous, Roger Peyrefitte ?

Nos deux héros arrivés en Grèce sont soulevés par la grandeur du site, ils évoquent le passé. Alors, Dieu en soit loué, Roger Peyrefitte se situe à nouveau dans l'essentiel, dans l'éternel. Là est sa place. Après avoir parcouru ensemble, avec émotion, les artères encore chaudes du passé, ils débouchent sur une autre voie, celle des amours humaines. Sur le sol sacré, près des ruines prestigieuses des palais, le murmure des grandes voix du temps de l'homme les berçant, ils s'aiment. Pourquoi en Grèce ? Pourquoi la Grèce opère-t-elle ce retour ?

« N'était-ce pas le propre de la sagesse grecque de tout concilier et de tout comprendre ? »

Le récit s'achève sur une vision de « ciel vert pâle, propre aux crépuscules d'Orient ».

Y a-t-il une conclusion ?

Peut-on extraire cette phrase de l'avant-dernière page : « Que nous restions ce que nous sommes ou que nous redevenions ce que nous avons été, c'est égal, puisqu'un jour, et en continuant de nous aimer, nous aimerons mieux que nous-mêmes. »

Il est souvent dangereux de juger sur une phrase, de l'extraire de son contexte, mais ne rejoignons-nous pas ici ce que nous écrivions en débutant ?

Roger Peyrefitte, pèlerin de l'immuabilité, de l'intangibilité, irrassasié, inassouvi, inquiet, a voulu vagabonder à travers d'autres chemins.

Au départ, il y a le souvenir de terres semblables, qui enfantent la confusion.

Terres humaines, terres spirituelles. La soif le ravage. On est à l'apogée d'une carrière, équilibre et stabilité sont à la mesure de l'âge et de ses œuvres, pourquoi ne pas tenter — ce fut la perpétuelle volonté des hommes — d'assembler les morceaux disparates de sa destinée et d'élever un monument à l'unité imputrescible de l'homme.

Attendons la prochaine autobiographie de Roger Peyrefitte pour juger.

Jeunes proies est un livre dont on ne se séparera jamais. Jamais, on ne le trouvera fermé, abandonné. Sa force intérieure, faite d'une vérité éternelle, est suffisante pour le faire se dresser à tous les carrefours des destinées humaines. Si on a dit des Amitiés particulières que dans cent ans, cette riche étude d'un cas psychologique serait encore d'actualité, que dire de Jeunes proies ?

Le livre nous plaît, nous captive, nous émeut, parce qu'il est la vie de l'un des nôtres, parce que dans un monde où profiter de tout est à l'ordre du jour, où jouer à cache-cache avec la vérité et l'honneur est une loi, ce livre nous fait faire un retour sur nous-mêmes, et nous familiarise avec des principes oubliés.

Jeunes proies n'est pas le récit d'un homme qui veut à tout prix s'exhiber, qui chante ses amours pour nous divertir ou nous scandaliser, Jeunes proies c'est la vie de Philippe, et des autres, jeunes héros des premières amours masculines, dont ils ignorent les rites graves et dangereux, condamnés à tricher, à mourir... parce que la société veut les ignorer.

Jeunes proies c'est la vie d'hommes qui ne peuvent détourner leur regard des enfants en qui ils croient que la nature comme Dieu a mis toutes ses complaisances, c'est leur tourment... car ces amours « seront pour lui un beau rêve ou de dangereuses et piètres réalités. » Jeunes proies c'est un homme, Roger Peyrefitte, qui se confesse à nous.

Surtout, censeurs intrépides, habituels ensevelisseurs de la vérité, gardez-vous de lui refuser une absolution, il n'en a que faire. Tous les Philippe de la terre lui disent ce que Philippe lui a écrit : « Sachez combien je l'aime ce livre, et combien je vous aime, vous, et que cette lettre vous soit un hommage... Vous, vous n'avez pas oublié ce que sont les enfants de quatorze et quinze ans. »

C'était à propos des Amitiés particulières.

Je sais beaucoup d'hommes qui lui décernent un hommage semblable pour Jeunes proies.

Arcadie n°30, André Baudry, juin 1956